

EXIL À LONDRES: DIVISION DES PROSCRITS (1) ...

Durant ces trois mois, il s'est passé deux incidents qui m'ont convaincu que Déjacque ne m'a pas trompé sur les divisions des proscrits.

Un de nos camarades, l'ouvrier Goujon, de Daune, est mort d'une phtisie contractée lors de son arrestation à la suite du *Deux-Décembre* et que les brouillards de Londres, combinés avec la misère, ont développée avec une effrayante rapidité. Tous les proscrits ont été convoqués à son enterrement - le premier depuis le coup d'Etat.

La bière était recouverte d'une serge rouge, afin que la population de Londres sût bien que c'était le convoi d'un proscrit français. Goujon fut enterré à Hampsted — au nord de la ville.

C'était précisément le 24 juin 1852, quatrième anniversaire de la grande bataille socialiste.

Ledru-Rollin, Louis Blanc, Caussidière, Félix Pyat, Nadaud, les deux Leroux, Greppo, Martin Bernard - tous ex-représentants du Peuple - marchant en tête du cortège, se trouvèrent ainsi placés au premier rang autour de la fosse dans laquelle - sans autre cérémonie religieuse - on descendait le corps de notre pauvre camarade.

Nadaud prononce quelques mots d'adieu, après lesquels les assistants s'apprêtent à partir.

Tout à coup surgit un homme, jeune encore et pourtant déjà presque chauve, la figure hâve et blafarde, le regard à la fois triste et narquois, véritable type enfin de prolétaire parisien.

Les républicains bourgeois, dont il a flagellé maintes fois le lâche égoïsme dans les réunions de proscrits, ne le connaissent que trop. Pressentant ce qui va se passer ils tentent de se retirer, mais les assistants se sont resserrés : impossible de partir. Ils étaient à l'honneur, ils seront à la peine; ils doivent s'y résigner.

Le colleur de papier, Déjacque, le poète des misérables, relie cette scène à l'anniversaire de juin 1848, et lance, aux mitrailleurs des prolétaires, cette vigoureuse apostrophe:

*Alors, comme aujourd'hui,
En juin quarante-huit,
C'était jour d'hécatombe;
Alors, au cliquetis
Des balles et des fusils,
Au bruit sourd de la bombe,
Sous un lit de pavés,
Pour bien des réprouvés,
S'entr'ouvrait une tombe.*

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

*Aujourd'hui, comme alors, devant le réacteur,
Un des nôtres, frappé par le plomb des tortures,
Tortures de la chair et tortures du cœur,
Mortelles flétrissures,
Un des nôtres, mâchant le désespoir subtil,
Est tombé, mutilé, sur la sanglante couche,
Aux barricades de l'exil!*

*Aujourd'hui, comme alors, assassins et victimes
Se trouvent en présence!... Enseignements sublimes!
Ceux qui nous proscrivaient, a leur tour sont proscrits.
Ce glaive à deux tranchants de la force brutale
Dont ils frappaient le Droit, soulevé dans Paris,
Ce glaive s'est contre eux, dans une main rivale,
A la fin retourné !*

*C'est que toujours le crime est un appel au crime.
Le coup d'Etat de Juin, ce vampire anonyme,
En vous, tribuns, en vous, bourgeois, s'est incarné,
Et Décembre n'en est que l'enfant légitime.
Ex-brave de l'autorité,
Frappez-vous la poitrine, et, devant cette bière,
Qu'amendant le passé, le présent vous éclaire.
Il n'est qu'un talisman pour tous: la liberté!*

Littéralement épouvantés par ces paroles vengeresses, prononcées d'une voix stridente, presque sauvage, les ex-dictateurs de 1848, Ledru-Rollin et Louis Blanc, se retirent mornes et sans trouver un mot à dire, eux qui, cependant, n'ont jamais manqué jusqu'alors de faire leur propre apologie.

Le maçon Nadaud et quelques autres fanatiques de l'auteur de *l'Organisation du Travail*, oubliant que, l'heure venue, leur idole a lâchement abandonné ceux dont il était l'apôtre avant Février, reprochent aigrement à Déjacque son «*incartade intempestive*» qui va réveiller les discordes assoupies devant l'ennemi commun.

Joliment assoupies vraiment, les discordes!

Et les injures du fameux triumvirat contre les socialistes, et la verte réponse de ceux-ci, signée par vous, citoyen Nadaud, est-ce de l'assoupissement?

Vous nous la baillez belle!

Mais on a attaqué Louis Blanc, un socialiste!

Pourquoi celui-ci s'est-il associé de gaieté de cœur à toutes les menées réactionnaires de ses collègues du *Provisoire*? Pourquoi ne les a-t-il pas dénoncées aux travailleurs dont il se prétendait le défenseur et l'ami?

L'ennemi commun, citoyen Nadaud, c'est tout ce qui, à Londres et à Paris, ne songe à gouverner que pour mieux garantir les privilèges sociaux contre les revendications prolétariennes, les uns au nom de l'Empire, les autres au nom de la République, ne l'oubliez pas!

À quelques jours de là, la «*Commune révolutionnaire*», entretenant toujours l'illusion d'un prochain retour en France, et dans le but louable d'ailleurs de ramener l'entente entre les proscrits, convoquait tous ceux de la Seine à une réunion préparatoire, dans *Little-Dean street*, pour leur exposer son programme et son plan d'union.

Presque tous les proscrits convoqués s'y trouvaient. Louis Blanc, Ledru, Pyat et les frères Leroux y prirent tour à tour la parole.

Ainsi qu'il était à prévoir, ces citoyens s'entendirent moins que jamais.

Ledru y fut cassant, provocant même; Louis Blanc, solennel, doctrinal et vide; Pierre Leroux aussi nuageux que possible; Pyat, très amusant parfois par ses épigrammes, mais, comme toujours, romantique et tourmenté, lui aussi, de la maladie de l'antithèse.

En somme, tous ne demandaient certes pas mieux que de s'accorder... à la condition que cet accord se fît au bénéfice de leurs vues particulières.

Rien de plus naturel d'ailleurs entre chefs.

Mais les souvenirs du Provisoire ayant été forcément évoqués, notamment celui de la journée du 16 avril, dans laquelle Ledru-Rollin s'était nettement rallié à la bourgeoisie contre les travailleurs, celui-ci ne sut que répondre à l'imitation de tous les réacteurs: «*Le gouvernement se sentant menacé avait le droit de se défendre*».

Puis, honteux sans doute de la pauvreté de sa réplique, Ledru, prenant l'offensive à son tour, accuse Pierre Leroux de ne s'être tourné contre le Provisoire que parce qu'on a refusé de l'y associer. Le 15 avril, lui, Pierre Leroux, n'est-il pas venu le trouver une dernière fois pour tenter d'obtenir son appui à cet effet?

- *Vous mentez effrontément, Ledru!* lui répond aussitôt Leroux indigné. *Je suis allé vous trouver en effet le 15 avril au soir, accompagné de Thoré, ici présent. Mais c'était pour vous supplier de ne pas donner le signal de la guerre civile en faisant battre le rappel contre la manifestation projetée au Champ-de-Mars. Thoré et moi, nous fîmes tous nos efforts pour vous démontrer ce qu'aurait de déshonorant pour vous, et pour la République surtout, l'acceptation de Changarnier et des gardes nationaux réactionnaires comme défenseurs du gouvernement issu des barricades de Février.*

A toutes nos objections vous n'avez su que nous répondre ceci: Nous voulons en finir avec les socialistes et les révolutionnaires. Je vous mets au défi, entendez-vous, au défi de me démentir. Est-ce vrai, Thoré, ce que je viens de dire ici?

- *C'est vrai*, déclare simplement Thoré.

Une rumeur indignée s'élève aussitôt de tous les points de la réunion. Nul des amis de Ledru n'ose prendre sa défense. Celui-ci atterré, sort sans dire un mot.

Ainsi se termine cette tentative de conciliation.

Il n'y en a vraiment pas de possible entre les socialistes et ceux qui ne voient dans la République que la continuation - à leur seul bénéfice - des agissements monarchiques.

Balles républicaines en juin 1848, ou balles monarchistes comme en juin 1832, c'est tout un pour ceux qui les reçoivent, - si ce n'est qu'en 48, il y en avait davantage.

Gustave LEFRANÇAIS.

Je ne puis toujours pas trouver de travail suivi.

Il se présente pourtant bien quelques occasions de temps à autre. Le Times contient, assez souvent même, des demandes de leçons de français ou de professeur de cette langue dans un pensionnat. Je préférerais de beaucoup cette dernière situation qui, m'enlevant du petit cercle de Français où je vis continuellement, me faciliterait l'étude de l'anglais, auquel, sans cela, mon oreille 11e s'habituerait jamais.

Je cours à l'adresse indiquée; mais partout on m'é-conduit poliment avec cette sempiternelle réponse: L'emploi est déjà pris.

Il est vraiment étrange que, quelque diligence que j'apporte dans mes démarches, j'arrive toujours trop tard.

Après plusieurs essais infructueux, ayant à la fin remarqué que le fameux « trop tard » était parfois accompagné d'un assez dédaigneux sourire, je finis par comprendre la vraie cause de mes continuels succès.

Je suis habillé d'une façon ridicule. Je n'ai pas l'air respectable, je ne suis point gentleman, comme doit le paraître un professeur.

Mes chaussures sont des plus inélégantes; ma redingote, achetée d'occasion à Paris, est passée de mode, la taille en est trop courte, elle est brune au lieu d'être noire. Mon pantalon, jadis noir foncé, est devenu brillant d'usure, aux genoux surtout. Mon linge est propre, c'est vrai, mais déjà élimé. Puis je ne porte pas de cravate blanche! C'est shocking! Elle peut n'être pas très propre, mais il faut qu'elle soit blanche !

Et tout cela c'est de ma faute !

Avant de partir de Paris, un tailleur de mes amis voulait absolument me rhabiller.

« J'ai travaillé en Angleterre plusieurs années, me dit-il, et je vous assure que le vêtement y est de grande importance pour se créer des relations. Tout le monde

l'»

Exilé à Londres 207

y joue au gentleman. Les balayeurs des rues portent l'habit noir »

Mais comme je lui devais, depuis 1848, deux à trois cents francs je refusai obstinément ses offres, bien qu'il m'assurât qu'en les acceptant je pourrais d'autant plus vite lui payer l'arriéré.

Il avait raison, ce tailleur. J'ai commis une sottise sans nom qui me fera peut-être crever de misère ici.

Je ne possède plus même de quoi payer une chambre. J'ai dû déposer mes pauvres nippes chez un ami et le plus souvent, je couche à la belle étoile.

Quelques camarades m'ont bien proposé d'aller partager leur lit — mais ce n'est pas toujours facile.

Il n'y a pas de concierges à Londres. Chacun a sa clé. Il faut donc pouvoir saisir l'heure juste où l'ami rentre à la maison, sans cela impossible de se faire ouvrir par quelque voisin obligeant. On n'ouvre même pas la fenêtre pour savoir qui frappe à «la porte.

Quand je dis que je couche à la belle étoile, c'est une façon de parler, car le plus souvent je ne me couche pas du tout. Sans doute, les nuits à Londres sont presque toujours claires, mais comme il pleut généralement tous les soirs dès l'automne, les rues sont boueuses, impossible de s'asseoir un seul instant sur les quelques bancs de pierre qu'on rencontre.

J'ai essayé de coucher dans les « penny bel rooms » mais le célèbre hôtel de « la Corde » de la rue Pierre-Lescot, à Paris, est somptueux en comparaison. Je n'ai jamais pu y demeurer même une heure.

Quand je possède trois sous et que j'ai manqué un ami, je vais jusqu'aux environs du pont de Londres, où des petits cafés restent ouverts toute la nuit, à cause des arrivages de bateaux. Je m'y fais servir une tasse d'affreux café noir ressemblant à de l'eau mêlée d'un peu de suie, que je n'ai nulle envie de boire et, enfoncé dans mon petit « box », j'y fais un somme de quelquesGustave LEFRANÇAIS.

(3) Rue Bonaparte depuis le coup d'Etat. *(Note de l'auteur).*

